



*Le Caire, Égypte*

Il lève les yeux de sa tasse en prenant garde de ne pas faire un geste qui pourrait lui coûter la vie. Il a senti un changement dans l'air. Un léger bourdonnement électrique est venu s'ajouter aux bruits de la rue quand les réverbères se sont allumés.

En temps normal, c'est son heure de prédilection. Après la prière du soir, quand les fidèles sortent des mosquées et que le trafic transforme la rue Cornish en rivière de lumière. Le Caire semble reprendre son souffle après la chaleur de la journée. Il n'est pas seul à la table du café. Assis à côté de lui, il y a le Joker, un moustachu des services secrets égyptiens. Trois autres agents l'observent également depuis d'autres tables. Mais ceux-là sont si près de la chaussée qu'il sait qu'ils seront morts dans quelques minutes.

Il sirote son café à la cardamome. Le Joker ne le quitte pas des yeux, bien qu'il ait subi deux fouilles au corps. Il y a des mois qu'il attend ce moment. Chaque son, chaque chose lui semblent amplifiés : le bleu et le rouge électrique des foulards suspendus à la devanture des échoppes du Khan al Khalili, l'odeur du tabac à la pomme qui s'échappe des

chichas. Soudain, un marchand ambulant débouche au coin de la rue en claudiquant. Le boiteux s'approche du café avec sa marchandise, puis s'assied sur le trottoir, son pied bot replié sous lui, et étale sa *farsha* : piles électriques, dentifrice, chaussons pour la douche, le bric-à-brac quotidien du Caire. Il calcule la distance qui sépare le marchand ambulant des tables installées au bord du trottoir. Très courte.

Le Joker se raidit à ses côtés quand une Mercedes noire approche du café. Il remarque que la moustache du Joker est mieux taillée du côté gauche que du droit. L'homme est gaucher. Pas de veine, *haz wiheed*. Quand la Mercedes s'arrête, un garçon s'élançe pour ouvrir la portière à un homme trapu, vêtu d'un costume sombre.

Les gens retiennent leur souffle à la vue du général Budawi, chef de la Mabahith amn al-Dawla al-'Oulya, le service de la Sécurité intérieure, l'homme le plus redouté d'Égypte. Le bruit court dans les banquets ou les mosquées fréquentés par les hauts responsables du gouvernement qu'on entend des hommes et des femmes hurler depuis des mois dans les cellules souterraines de la Mabahith.

On raconte même qu'un imam des Frères musulmans, devenu fou après seulement un mois de détention là-bas, s'est arraché les yeux de désespoir. Budawi a commencé à se frayer un chemin entre les tables. Il s'assied sur la chaise laissée libre par le Joker qui se tient à présent debout à ses côtés. Aussitôt, un garçon en chemise rayée s'approche pour prendre sa commande.

— *Chai*, ordonne le général sans même lui accorder un regard.

Il observe l'homme assis à côté de lui. Mince, la peau lisse, une chemise blanche bien coupée et un pantalon brun, une Rolex en or au poignet. Il doit plaire aux top models qui fréquentent la piscine de l'hôtel Four Seasons, sur la rive ouest du Nil.

— Je connais ce café, dit Budawi.

— Il paraît que c'était l'un des préférés de l'écrivain Naguib Mahfouz.

— On dit ça de tous les cafés du Caire. Si Mahfouz avait fréquenté tous les cafés qu'on lui attribue, sa vessie aurait explosé. Vous avez quelque chose pour moi, dit Budawi.

Ce n'est pas une question.

— Une intervention, dit-il d'une voix neutre pour que son empreinte vocale se fonde avec les bruits de la rue et soit difficilement détectable s'il a été placé sur écoute. Un vrai feu d'artifice, ajoute-t-il en commençant à se livrer au petit manège auquel il s'est entraîné pendant des semaines. Un truc qu'ils ne sont pas prêts d'oublier.

Avec le bout de son pied droit, il ôte son mocassin et sa chaussette gauche, puis, à l'aide de ses orteils, il déloge le scalpel collé avec du sparadrap sous la plante de son pied droit.

— Où cela ? demande Budawi.

— *Lo samaht*. Mais nous n'avons pas discuté des conditions, dit-il.

À présent, il tient le scalpel entre ses orteils. Il l'approche de sa main droite qu'il a glissée d'un geste nonchalant sous la table.

— Quand cela ?

— Dans trois semaines. Peut-être moins.

Quand il prend le scalpel dans sa main, son cœur s'emballé.

— Il me faut autre chose, dit Budawi.

— À moi aussi, répond-il en se raidissant, prêt à plonger à terre. *Dilwati !* Dépêche-toi !

— Mais encore ?

— Les deux Frères.

— Vraiment ?

Le général place une cigarette américaine entre ses lèvres, que le Joker s'empresse d'allumer pour lui.

— Ces Frères musulmans sont des assassins. Pourquoi devrais-je les relâcher ?

— Les Américains et leurs alliés vous en sauraient gré, dit-il en resserrant sa main autour du scalpel.

*Inch'allah ! Inch'allah ! Que la volonté de Dieu soit faite !*

Avec une sorte de soulagement, il voit le marchand ambulancier se tourner dans leur direction et faire *Allahu akbar* avec ses lèvres. Le général l'a vu, lui aussi. Il fait un geste pour se lever tandis que le Joker tend la main vers son holster. Trop tard, l'explosion assourdissante secoue toute la rue.

Ils sont littéralement soufflés par l'onde de choc, brûlante, et beaucoup plus puissante qu'il ne s'y attendait.

Les chaises s'envolent. Des débris métalliques et des morceaux de chair humaine se mettent à pleuvoir autour d'eux. Il se jette à terre et plante son scalpel dans l'aine du général. D'un coup oblique, il lui tranche l'artère fémorale. Un geyser de sang jaillit instantanément, maculant le pantalon du général qui hurle de douleur.

Sonné, Budawi tente de se relever, mais ses forces l'abandonnent, et il retombe en arrière tandis que ses jambes continuent de s'agiter faiblement sur le pavé.

L'espace d'un instant, tout est silencieux, hormis le bruit sourd des débris et de la poussière qui continuent de pleuvoir. Puis, soudain, les cris retentissent, mais il les entend à peine, car ses oreilles bourdonnent après la déflagration.

Il se retourne brusquement vers le Joker. Abasourdi, l'agent secret fait un geste malhabile pour saisir son pistolet. Il lui balance un coup de pied derrière les genoux et, quand l'homme commence à plonger la tête la première, il lui tranche la gorge net avec son scalpel. Le Joker essaie de dire quelque chose, mais seul un jet de sang s'échappe de ses lèvres en gargouillant, et il s'effondre à terre.

Lorsqu'il se penche pour récupérer ses chaussettes et ses chaussures sous la table, il entend des cris et des gens qui

se mettent à courir. Lorsqu'il se redresse, il voit un vieux fumeur de chicha qui le regarde, la face couverte de suie et de sang, et les yeux écarquillés.

Il lui fait signe que tout va bien, *Maachi*, puis essuie sa main pleine de sang sur la veste du général et se penche pour enfiler ses chaussures trempées de sang. Il sait que dans quelques secondes la police va rappliquer. Il s'essuie à nouveau les mains dans la veste du général, puis ramasse le pistolet du Joker tombé à terre.

*Ne cours pas*, s'exhorte-t-il sans regarder le vieux fumeur de chicha tout en commençant à se frayer un chemin parmi les débris, tables et chaises en miettes, qui jonchent la rue. Au loin, il entend mugir des sirènes de police et de pompiers. Au passage, il jette un coup d'œil au marchand ambulancier, ou ce qu'il en reste : des lambeaux de jambes carbonisées.

Juste au moment où il s'engouffre dans le souk, il aperçoit la première voiture de police. Il s'enfile dans une ruelle qu'il a repérée trois jours plus tôt. Les marchands et les badauds ont tous les yeux fixés vers l'endroit où s'est produite la déflagration. Il s'arrête devant un marchand d'eau. L'homme le regarde avec des yeux effarés, et il réalise qu'il doit être couvert de sang de la tête aux pieds.

— Qu'est-ce qui est arrivé, *ya hader* ? demande le marchand.

— Une attaque terroriste. Mes mains, *chokran*, dit-il en tendant les mains. L'homme y verse de l'eau et lui tend une serviette pour essuyer la crasse et le sang sur ses mains et sa figure.

— Vous êtes blessé, *hader* ?

Il fait non avec la tête, puis recommence à s'essuyer.

— *Ilhamdulillah*, dit le marchand. Dieu merci. Ce sont les Frères ?

— Allez savoir ! marmonne-t-il en lui tendant vingt livres égyptiennes et en emportant la serviette.

— *Chokran, hader*. Qu'Allah soit avec vous.

— Et avec vous, répond-il en reprenant aussitôt son chemin.

Il tourne au coin d'une rue étroite et entre dans une petite boutique de vêtements pour hommes. Le propriétaire est un Frère. Immédiatement, il lui fait signe de le suivre dans l'arrière-boutique et tire un rideau pour les cacher à la vue des passants. Là, il ôte sa chemise et ses chaussures tandis que le Frère lui apporte une *gallabiya* et un turban.

— Comment ça s'est passé ? lui demande-t-il.

— Brûle ça, ordonne-t-il en lui tendant la serviette ensanglantée.

— Ton sang ?

Il secoue la tête.

— Tant mieux, dit le marchand en jetant le torchon dans un fût en zinc. Les aéroports sont bouclés. Comment vas-tu faire pour sortir de la ville ?

Il le regarde.

— Ai-je dit que j'allais quitter la ville ?

— Non, non, bien sûr, bredouille le marchand. *Lo tismah*. Laisse-moi t'aider, dit-il en commençant à lisser la *gallabiya*.

Il effleure presque doucement la nuque du marchand, puis d'un geste sec lui tire la tête en avant et, repliant son bras gauche sous sa gorge, saisit son poignet avec sa main droite pour faire levier, et bloque l'artère carotide qui conduit le sang au cerveau. S'aidant de sa main droite, il relève son poignet gauche pour resserrer encore son étreinte tandis que le marchand se débat et lui lance des coups de poing.

En quelques secondes, l'homme perd connaissance. Mais il attend encore un peu pour s'assurer qu'il est mort, puis laisse tomber le corps à terre. Il l'enjambe pour s'approcher de la glace et nouer son turban. Son front est couvert de crasse, mais il ne l'essuie pas, car ainsi il a l'air d'un vrai marchand de *farsah*. Il glisse la Rolex dans sa poche. Derrière le comptoir, avec les cigarettes que tous les marchands caiotes mettent à la disposition de leurs clients, il trouve de l'essence

à briquet. Il la verse sur la serviette pleine de sang et y met le feu. Une fumée âcre et humide s'échappe de la lessiveuse quand il passe la tête à travers la porte de la boutique pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. Il fait presque nuit, et l'humidité forme des halos autour des lampes suspendues aux arcades du souk.

Une fois dehors, il se fraya un chemin dans la foule d'autochtones et de touristes. Dans sa *gallabiya*, il n'attirait pas l'attention. Il s'arrêta à l'étal d'un marchand de légumes, choisit un oignon, jeta une pièce de cinq piastres au marchand, puis reprit sa route en croquant dans l'oignon. L'odeur devrait dissuader les autres de l'approcher de trop près dans le métro, songea-t-il en le croquant à grosses bouchées rapides, les yeux larmoyants.

Un bruit derrière lui le fit se ranger de côté. Trois policiers armés jusqu'aux dents arrivaient en courant vers lui. Le cœur battant à tout rompre, il les regarda passer devant lui au petit trot. Comme prévu, ils ne le voyaient pas, lui, un *arzouya*, un modeste travailleur qui ne voulait pas d'ennuis avec la police. Il continua de marcher d'un pas tranquille, bien qu'il sût qu'il devait faire vite au cas où ils décideraient de boucler le métro.

Une ou deux femmes vêtues à l'occidentale et coiffées d'un foulard froncèrent le nez sur son passage. Parfait, songea-t-il en traversant l'avenue pour se fondre dans la foule ; elles n'avaient vu en lui qu'un *arzouya* à l'haleine de chacal.

Il se rapprochait de l'endroit critique. De puissants projecteurs éclairaient la bouche du métro comme un plateau de cinéma.

Trois cars de police bloquaient la rue, et plusieurs dizaines de policiers antiémeute déployés en arc de cercle scrutaient la foule se pressant vers la bouche du métro sans faire cas des marchands ambulants qui vantaient leur *farsha* : « Jus de fruits frais ! Approchez, approchez ! »

S'il se faisait prendre, ce serait ici, ou plus tard, quand il chercherait à quitter l'Égypte. Il ne se faisait aucune illusion quant au sort que lui réserverait le Mukhabarat s'il le capturait – raison pour laquelle il avait préféré supprimer le marchand de vêtements, qui était trop curieux et n'était pas taillé pour résister à la torture.

Il remarqua qu'un des policiers l'observait tandis qu'il approchait de l'escalier du métro. Mais presque aussitôt les yeux de l'homme se posèrent sur une jolie fille en foulard rose qui repoussait les avances d'un type aux mains baladeuses. Le jeune flic et son collègue échangèrent un sourire égrillard.

Le quai du métro était noir de monde. Les femmes s'étaient rassemblées au milieu, là où s'arrêtaient les voitures qui leur étaient réservées. À côté de lui, deux hommes étaient en train de parler de l'attentat du café. Il frissonna de plaisir en entendant qu'ils rejetaient la faute sur les Israéliens.

— Ces salopards sont prêts à tout. Comment veux-tu avoir confiance en eux ?

— Il n'y a pas que les Israéliens. Tous les Juifs sont à mettre dans le même sac. Tu as lu *Le Protocole de Sion* ? Moi, ça m'a ouvert les yeux, dit l'autre en lui faisant signe de se rapprocher tandis que leurs voix étaient noyées par les crissements de la rame qui entrait en gare.

Dès que le train s'arrêta et que les portes s'ouvrirent, il y eut une formidable poussée sur le quai tandis que les passagers qui descendaient tentaient de se frayer un chemin parmi la foule qui se ruait à l'intérieur. Il parvint à s'enfiler dans le wagon et consulta la carte des arrêts. Il y avait dix stations avant Chobra, le quartier ouvrier où il avait loué un logement une semaine plus tôt. Il regarda autour de lui.

Personne ne l'observait. Un ou deux passagers s'étaient détournés de lui, incommodés par l'odeur d'oignon qui était encore plus forte que celle omniprésente de la transpiration et de la fumée de cigarette.